
AVANT-LIRE

Trois nouvelles s'interpénètrent ici. La première nouvelle commence tout naturellement au chapitre 1 ci-dessous et se prolonge par le chapitre 5, comme l'indique le premier chiffre à la fin du chapitre 1. La deuxième nouvelle commence au chapitre 2 et se poursuit au chapitre 13, comme l'indique le deuxième chiffre en fin de chapitre, et ainsi de suite.

À titre de récapitulatif, les trois histoires enchaînent les chapitres suivants:

Première histoire: 1 - 5 - 12 - 8 - 15 - 13 - 6

Deuxième histoire: 2 - 13 - 10 - 5 - 4 - 8 - 14

Troisième histoire: 3 - 8 - 16 - 13 - 9 - 5 - 11

Il va de soi que ces trois nouvelles se lisent dans l'ordre qui siéra au lecteur.

1 - SOUVIENS-TOI

L'habituelle pluie de fin d'après-midi vint étouffer de son grondement le sens de l'ouïe. Balnéocantatophile soupira, et comme chaque fois qu'elle soupirait, elle eut une pensée hostile pour une vague tante - elle ne savait plus même laquelle - qui lui avait fait un jour remarquer que "cœur qui soupire n'a pas ce qu'il désire." On peut pourtant soupirer de contentement! Cependant, en la circonstance, force lui était d'admettre qu'elle n'avait pas ce qu'elle désirait - ce qui envenimait sans doute l'animosité de la bibliothécaire pour la vague tante oubliée.

Balnéocantatophile - qu'on appelait usuellement Balnéocanta, tout simplement - rangea quelques livres, contempla l'ordre un peu mélancolique de la bibliothèque, et sortit sous le porche qui reliait les différentes classes. Elle ferma à clef les lieux dont elle avait la charge et arpenta le couloir ouvert. La pluie, qu'aucune gouttière ne canalisait, rebondissait joyeusement sur un lit de galets disposé à cet effet et inondait le porche. La bibliothécaire n'en avait cure, puisqu'elle cheminait pieds nus. Mais la joie bruyante de la pluie contrastait avec son humeur maussade. Le portail d'entrée marquait la fin des couloirs relativement protégés. Elle déploya un vaste parapluie aux couleurs chatoyantes - d'aucuns auraient dit "criardes" - et poursuivit son chemin.

Elle cheminait sans prêter attention aux maisonnettes du village ou aux rares passants qui la saluaient en sautant de flaques en mare. Elle se demandait pourquoi elle avait soupiré - et pourquoi son soupir donnait tellement raison à la vague tante oubliée. Elle n'était certes pas malheureuse, mais elle devait bien convenir de ce qu'elle n'était pas heureuse non plus. Il lui parut soudain évident que le bonheur n'était pas l'absence de malheur - au contraire, se plaisait-elle à ajouter.

Il y avait plusieurs années qu'elle avait été nommée à Kintankú. Elle ne se souvenait plus comment elle avait pris son affectation alors. Probablement avec un mélange de sérénité, de résignation et d'enthousiasme. Après quelques premiers postes sans importance, elle avait dû prendre cette affectation comme son véritable accouchement professionnel. De fait, elle tenait la bibliothèque de l'école de Kintankú avec rigueur et, disons-le, élégance. Balnéocanta était sensible au fait que les enfants aimaient à venir étudier là. Elle préférait ce compliment indirect à cet autre qu'était le fait que les enfants l'aimaient, elle. D'ailleurs, les gens qui la croisaient la saluaient avec un mélange de respect et de bienveillance amicale qui eût dû la ravir. Alors pourquoi soupirer?

En passant entre le temple et le pont neuf, Balnéocanta se détourna de l'itinéraire direct qui l'aurait reconduite à sa maisonnette et descendit les quelques marches qui reliaient la rue principale du village au débarcadère sur le fleuve. "Débarcadère": Balnéocanta ne parvenait pas à substituer à ce terme celui d'"embarcadère", qui lui est à la fois synonyme et antonyme. Synonyme puisqu'il s'agit du même objet, mais antonyme parce que si le premier permet d'arriver, le second sert à partir. Balnéocanta se tint donc sur un débarcadère qu'elle ne parvenait pas à voir comme un embarcadère. Elle se sentait prisonnière. Prisonnière? Non. Non, certes pas. De qui, de quoi eût-elle été prisonnière,

d'ailleurs? Il ne tenait qu'à elle de demander une mutation si elle souhaitait vivre ailleurs. Elle était suffisamment bien considérée pour être certaine d'obtenir le poste de son choix. Alors? Peut-être était-elle le contraire de prisonnière, mais elle ignorait un terme qui désignât cette réalité. Elle se sentait étrangère à sa propre vie. Déménager n'aurait rien changé. Elle aurait contemplé les habitants d'un autre village avec le même détachement que ceux de Kintankú. Ce n'était pas leur faute à eux, c'était en elle que s'enracinait la source de son soupire.

Debout en bout de débarcadère, protégée de la pluie tonitruante par une vaste ombrelle qui n'empêchait pas sa robe d'être trempée jusqu'au-dessus des genoux, Balnéocanta admit qu'elle était étrangère à sa propre vie. Elle espérait que quelque chose, un jour, l'appellerait au jour, lui permettrait de naître enfin - de vivre!

Elle rentra chez elle en rêvant alternativement de mystérieux voyageurs qui l'enlevaient sur un noble destrier et d'honnêtes villageois avec qui elle fonderait une famille unie et heureuse. Elle ne se rendait pas encore compte de combien ni l'un, ni l'autre de ces rêves l'eût rendue heureuse s'il s'était réalisé. Ce n'étaient que des brouillons d'aspirations, des ébauches de fantasmes - pas même encore des désirs.

[5]
[-]
[-]

2 - ÉTAIT-CE MAI?

Ce matin-là, Oxotl avait décidé une longue randonnée d'exploration à remonter un médiocre affluent dont il ne connaissait encore pas l'origine. Oxotl était un garçon comme tous les garçons de Kintankú, mais plus fort que la majorité, de sorte que personne n'osait se moquer des taches de son qui marquaient son visage comme les traces d'une explosion. Les jours où il ne remontait pas les affluents secondaires du Kralímoka, il aimait à tresser des ficelles et des cordes et à les nouer entre les pilotis de la maison familiale de façon à se bâtir une citadelle de vent, une toile d'araignée tridimensionnelle qui le protégeait du monde sans l'en couper, et où il se tapissait en observateur. Sa mère pestait et ses sœurs et frères se plaignaient, mais personne n'était encore parvenu à le faire renoncer à cette marotte. Au mieux parvenait-on, exceptionnellement, à l'enjoindre d'aller exercer ses talents entre quelques arbres plutôt qu'entre les pilotis où l'on tendait les hamacs familiaux.

Oxotl cheminait léger, à peine vêtu et simplement armé d'une machette qu'il tenait à la main, d'une part afin de participer à l'entretien des chemins en donnant distraitement un coup par-ci et un coup par-là de temps en temps et d'autre part car l'arme aurait été trop longue pour être accrochée à sa ceinture, et qu'il s'était aperçu à l'usage qu'il est impossible de dégainer efficacement une machette portée en bandouillère. Il marchait pieds nus, enchanté par la sensualité de la boue qui massait ses chevilles et baisait goulûment la plante de ses pieds.

Il commença par remonter plusieurs heures durant un affluent majeur du Kralímoka. Il connaissait chacun des arbres aux racines aériennes et à l'écorce parée de mille piques de sorte qu'on en faisait cent symboles plus hermétiques les uns que les autres, symboles qui révélaient plus la psychologie du locuteur que la pénétration de ses compétences en biologie. Oxotl les appelait "arbres à pèlerins" car les racines aériennes lui semblaient autant de bourdons abandonnés.

Oxotl était fasciné par les pèlerins, les saltimbanques, les marchands ambulants et autres voyageurs de tous crins qui venaient régulièrement emplir les quelques auberges du village. Il traînait alors des jours entiers dans la mieux située, celle du pied de la tour d'octroi. Il y avait une amie, mais ni lui ni elle ne se rendaient compte de ce que son amitié n'allait pas tant à la demoiselle qu'à la maison qu'elle habitait. Lorsque l'auberge accueillait, ne fût-ce qu'un seul errant, ils l'espionnaient par les mille disjointements des planches et étudiaient son comportement en faisant mine de lui ser-

vir à manger. L'aubergiste était enchanté par ce soutien spontané – encore que, l'habitude aidant, il eût tendance à oublier de remercier les enfants – et les clients partaient fort satisfaits de l'empressement du service.

La matinée était avancée lorsqu'Oxotl atteignit l'embranchement qu'il avait visé. Il se mit à remonter le ru le long de sentes animales à peine tracées qu'il élargissait à la machette. D'autres fois, il remontait le ruisseau dans son cours même, ce qui était fort rafraîchissant. Il songeait à la vastitude du monde: le Kralímoka comptait encore de nombreux sinon innombrables affluents dont il ne connaissait pas les sources – les connaîtrait-il jamais toutes? Et les voyageurs qu'il aimait tant espionner, connaissaient-ils toutes les sources du Kralímoka?

Oxotl ne savait pas qu'il connaissait bien mieux la petite portion de monde qui l'entourait que la majorité des itinérants connaissaient le monde dans sa vastitude. À trop voyager, on finit par tout mélanger et ne plus voir dans les choses que leur nom – un fleuve, un arbre, une montagne. Oxotl, au contraire, connaissait chaque élément alentour dans sa singularité – il distinguait cette fleur, cet affluent, cet épaulement à contourner. Il était en prise directe avec le monde, alors que la plupart de ceux qui se déplacent ne le conçoivent que théoriquement.

Mais ça, il l'ignorait, de sorte qu'il admirait et enviait obscurément ces itinérants dont il imaginait, par extrapolation de sa propre relation à ce qui l'entourait, l'expérience du monde. Il la supposait illimitée, infinie alors qu'ils perdaient en profondeur ce qu'ils gagnaient en superficie.

Oxotl rentra tard de son étude de l'affluent mineur, mais ses méditations lui avaient laissé en bouche un étrange sentiment de petitesse, indu mais bien réel et fort gênant...

[–]
[13]
[–]

3 - NOVEMBRE?

Tarina et Chafate se rencontrèrent dans la plus grande auberge de Kintankú, celle sise dans l'ombre de la tour d'octroi qui barrait le pont tout neuf. Dire qu'ils se rencontrèrent est cependant un raccourci un peu cavalier, car s'ils y étaient au même moment, il est exagéré de parler de rencontre. En effet, il fallu du temps pour que Chafate distinguât Tarmina de la gangue qu'étaient les marchands qu'elle accompagnait. Ce n'est que lorsqu'ils furent partis et qu'elle fut restée, seule avec son père, qu'il lui prêta un début de semblant d'attention et lui sourit distraitement lorsqu'il la croisa à l'heure de manger. Réciproquement, Tarmina était étourdie par la vie sociale de la compagnie de commerçants, et ne se préoccupait guère des habitants de Kintankú et encore moins des étrangers de passage. Ils vivaient donc depuis plusieurs jours sous le même toit épais de feuilles de palmacée efficace pour amortir le tambourinement de la pluie du soir avant de s'apercevoir de leur existence réciproque.

De là à se plaire, il n'y avait pas moins de chemin – au contraire, peut-être! Tarmina n'était guère attirée par le voyageur un peu guenilleux, musclé et taciturne qu'était Chafate. Ses petits yeux bleus l'effrayaient peut-être plus encore que sa carrure et sa peau orangée tachetée de son. "Éffrayait" était certes trop fort, mais il n'en demeurait pas moins qu'elle se sentait mal à son aise en sa présence, comme empruntée par sa propre discrétion. De son côté, Chafate n'avait aucune raison d'apprécier la grande femme à la peau si claire qu'on l'aurait crue albinos si ses yeux n'avaient été grands et noirs qu'était Tarmina. Il avait au moins le double de son âge ou, présenté autrement, il avait presque l'âge de ce père qui était resté l'accompagner après le départ du gros de la troupe.

Ils n'étaient donc pas faits pour se plaire. Mais ils hantaient pareillement le rez-de-chaussée ouvert de l'auberge, et profitaient rarement des hamacs tendus entre les pilotis, au contraire de la majorité des voyageurs pour qui l'appel du hamac est aussi peu résistant que la tentation de lever la

tête lorsqu'il est dit: "Interdit de regarder en l'air." C'était là leur premier trait commun. Le deuxième était que tous deux se tenaient constamment occupés, lui à cuisiner ou à sculpter et ouvrager des petits mécanismes de bois et de métal, elle à écrire ou, plus rarement, à coudre. Ils finirent par se sourire par-dessus leurs ouvrages respectifs, et de là entamèrent des conversations poussives où les longs silences dominaient largement. Mais au contraire de l'art de la conversation qui est un art consommé de ne rien dire d'important, les rares mots qu'ils échangeaient étaient chargés de sens: ils ne parlaient que de ce qui leur importaient, et étaient heureux de percevoir que l'autre accordait du poids à ces mots avarés à force de passion contenue. Tel était peut-être leur troisième trait commun: tous deux étaient des passionnés, ils appartenaient à ces rares et magnifiques gens obsédés par quelque chose qui n'est pas eux-mêmes, et qui du coup les rend plus grands qu'eux-mêmes. Et c'est sans doute ce qui les rapprochait le plus, à tout prendre: le commun regard de passionnés qu'ils portaient sur le monde qui leur faisait comme des semelles de plomb ~ car la passion est l'antithèse de la légèreté.

Ils se plaisaient, donc, mais sans vraiment en avoir conscience ~ comme ces mouvements que l'œil perçoit en périphérie de vision mais sur lesquels il n'est pas concentré. Pour qu'ils se rencontraient, il fallait encore qu'ils pussent être seuls. Cela arriva grâce à l'aversion qu'avait le père de Tarmina pour l'eau. Elle allait nager tous les soirs, sans lui. Et un soir, justement, Chafate décida de laver un peu sa sempiternelle crasse. Il ne s'aperçut de la présence de Tarmina sur un récif au milieu du courant que lorsqu'il fut propre.

[~]
[~]
[8]

4 - ICI OU LÀ?

Toute à sa joie sereine, elle contemplait le crépuscule qui s'épaississait, prenait corps et peu à peu envahissait le ciel de ses chatouillements prodigieux. Elle se dit qu'il était triste de s'habituer à tant de beauté. Il faut savoir regarder le monde d'un regard neuf chaque jour qui nous est offert.

Elle mit long à remarquer qu'elle n'était pas seule, mais elle finit par apercevoir Oxotl qui, comme à son accoutumée, l'observait discrètement. Elle le héla jovialement, et le garçon rougit. Il n'en fallut pas plus à la voyageuse pour comprendre enfin ce qui se passait dans le cœur de cet enfant qu'elle n'avait pas même remarqué jusque-là. Soudain, elle réalisa que par-delà leur différence d'âge, ils portaient sur le monde le même regard neuf, naïf et enthousiaste. Elle comprit que, comme son rêve l'avait suggéré, elle n'était plus seule dans un monde hostile.

Oxotl, décontenancé de s'être fait repérer et ne sachant pas ce qui se passait dans la tête et le cœur de celle qui le fascinait, ne regardait plus que ses propres pieds et n'osait plus lever la tête. Il demeura ainsi pétrifié jusqu'à ce qu'elle lui adressât la parole. Les mots étaient insignifiants mais engageant, de sorte qu'il osa enfin lorgner à nouveau en direction de Tarmina qui était toujours assise sur un rocher en bord de fleuve à contempler le spectacle dynamique d'un couchant serein.

Lorsqu'elle vit qu'il la regardait à nouveau, elle se déplaça légèrement mais ostensiblement de manière à lui faire une place à ses côtés.

[~]
[8]
[~]

5 - ÉTAIT-CE UN LUNDI?

Cette nuit-là, elle fit un rêve étrange - si tant était que ce fût un rêve. Un vieil homme vint la chercher - son père, peut-être, encore qu'il ne lui ressemblât guère. Sans un mot mais par sa simple présence, sa prestance et le langage muet qui sourdait de son corps, il l'invita à le suivre. Ils allaient visiblement à un rendez-vous pris de longue date. Elle ne prêta attention à leur destination que lorsqu'ils furent arrivés. L'endroit était une cuisine à l'ancienne - des tables encombrées de nourriture en cours d'apprêt, éclairées par l'éclat chatoyant des flammes d'un grand feu. Toujours sans que le vieil homme eût à proférer une parole, elle comprit qu'on attendait d'elle qu'elle s'assît - aussi s'exécuta-t-elle de bonne grâce. Ou plutôt, elle s'agenouilla sur les chaudes dalles du sol, les genoux un peu meurtris mais le dos droit. Elle finit par fermer les yeux afin de mieux percevoir ce qui l'entourait. Sans qu'elle pût s'expliquer pourquoi, les poumons lui brûlaient agréablement, comme si l'air était surchargé de lumière - ou de pollen de bonheur. Le rêve était décidément de bon augure.

Lorsqu'elle rouvrit les yeux, le vieil homme avait disparu, et la personne avec qui elle avait rendez-vous se tenait en face d'elle, dans une position agenouillée similaire à la sienne propre. L'inconnue ressemblait à l'image que lui renvoyait habituellement son miroir. C'était elle-même, en effet. Et elle se tendit une main vide, qu'elle serra avec une chaleur un peu empruntée. Il lui semblait que cette poignée de main maladroite était comme une vaste réconciliation, un pardon qui la fit frissonner du coccyx à la fontanelle.

Elle se sourit, toujours un peu maladroite à force d'émotion contenue. Elle se rendit son sourire, gauche également. Elle osa un sourire plus large, au bord du rire, et elle vit ses yeux lui répondre avec gaieté. Elle s'apprivoisait.

Elle se sentit enfin comprise. Elle n'était plus seule, désormais. Elle avait une complice dans la vie.

Lorsqu'elle s'éveilla, elle se sentait bien comme rarement elle s'était sentie, comme si l'univers entiers n'était qu'harmonie, comme si les guerres, la haine, la bassesse et la douleur n'étaient que des légendes, de lointains souvenirs à la vraisemblance douteuse.

Elle sortit.

La nuit était claire et le grondement de la rivière soulignait le silence vivant de la forêt. Ses pieds nus arpentèrent avec délice la sente sablonneuse qui descendait vers la berge. Quelques rameaux la fouaillèrent, comme des amis chers se claquent dans le dos. Le long de l'eau, le sable fit place aux galets ronds, empilés là comme les œufs de tous les dinosaures du monde assemblés par le serpent du fleuve. Elle s'assit et écouta le temps couler comme les grains d'un sablier cosmique.

[12]

[4]

[11]

6 - JE NE ME SOUVIENS QUE D'UN MUR IMMENSE

Une rivière coulait entre de puissantes montagnes, marquant une frontière minutieusement gardée de part et d'autre. Une épaisse couche de neige feutra les sons et étouffait les odeurs. Les sens en étaient comme anesthésiés, et l'homme n'y semblait réduit qu'à la seule vue, encore que le soleil reflété par l'immaculé de la neige glacée aveuglât plus qu'il n'éclairait.

Chafate était assis sur le toit d'une maison cubique, profitant du soleil. Il avait retiré ses gros vêtements malgré le froid mordant, car il préférait exposer sa peau au soleil que tenter de se protéger de l'air. Il fermait les yeux, moitié pour les protéger de l'ardeur de l'astre réfléchi, moitié pour prêter attention à l'errance de ses pensées. Il ne fut pas surpris de constater qu'elles allaient comme à l'accoutumée à Balnéocantatophile. Pourtant, il avait mis entre elle et lui bien des saisons et même bien des climats.

Avait-il eu tort? Avait-il eu raison?

Comment aurait-il dû partir? Ou, même, avait-il dû partir? Avait-ce été une faiblesse ou au contraire une lucidité? Avait-il manqué de ténacité ou avait-il su éviter le vain acharnement?

Et elle, qu'était-elle devenue après son départ? Lorsqu'il était déprimé, il imaginait qu'elle s'était suicidée, pour ne pas avoir à retourner à sa vie morne et sans vie. Mais au fond de lui-même, il lui soupçonnait assez de ressources pour rebondir, pour faire de son départ - et non de leur rencontre - la naissance qu'elle attendait. Il se rassurait alors en se convainquant de ce que son départ avait été un accouchement.

Pour elle, peut-être... Mais lui devait vivre avec le sentiment de l'échec de leur couple et le poids de la séparation unilatérale. Lui qui avait débarqué à Kintankú serein avait quitté le village blessé, d'une blessure qui refusait la guérison - car ne pas guérir était son ultime fidélité à l'histoire qu'ils avaient partagée et qu'il avait interrompue avant qu'une autre conclusion leur soit assénée - quelle qu'elle eût pu être. Il préférerait le poids de la peine à la liberté de la guérison - car une telle liberté est inquiétante, l'identité s'y dissolvant.

Chafate soupira. Malgré la majestueuse beauté du paysage sauvage et lumineux qui l'entourait, il se sentait incomplet - non de l'incomplétude de celui qui n'a pas fini de naître, mais de l'incomplétude de l'amputé, de celui qui avait été accoutumé à être plus que ce qu'il était devenu. Était-ce cela, vieillir, ce lent écrasement sous le poids de ce qu'il n'était plus?

Comment survivre à tant de peine?

Il y avait des années que la question lancinante le hantait, mais il ne trouvait jamais le courage de lui donner une réponse, quelle qu'elle fût.

[Fin]

7 - ET NOUS ÉTIIONS ENSEMBLE

Les Italiens appellent *enamorado* le délicieux chemin que parcourent deux êtres se dirigeant l'un vers l'autre. L'amour, loin des vocabulaires de guerre et de conquête, est un travail à deux, une partition de duo, un jeu de patiente accréation dont chaque élément est un plein constituant et dont la finalité est de ne jamais atteindre de but. Aimer vraiment ne peut être conclu - que ce soit par un baiser ou un coït. Ce ne sont là que des étapes, des éléments dans une structure en équilibre qu'on s'efforce ensemble de faire dépasser le vol des oiseaux sauvages.

"Vouloir", c'est déjà sortir de l'amour, de même que "désirer", "charmer" ou "séduire" - aimer ne se conçoit qu'au présent de l'indicatif, de tout son corps, de toute son âme et de toute son attention. Aimer est une des formes les plus raffinées de l'art d'être, de cette science merveilleuse mais galvaudée du savoir-vivre.

[~]

[~]

[~]

8 - ENSEMBLE NOUS L'AVONS FRANCHI

On nous ment honteusement: on nous fait croire à la Première Nuit d'Amour comme paradigme, comme valeur suprême, comme trésor des Templiers et comme pierre philosophale qui change en or éternel la grisaille plombée du quotidien. On nous fait croire que le premier coït est le Graal et le But, le nord que s'entêtent à suivre les boussoles des sentiments, le Grand Œuvre, philosophique l'acmé paroxystique du Grand Soir, l'alpha et l'oméga de la Création.

Mensonges! C'est faux et archi-faux!!!

Les amoureux innocents et les artistes de l'amour savent, eux, que l'amour charnel n'est qu'un mot dans une phrase qui doit avoir commencé avant, et qu'il ne vaut que par le temps qui l'a préparé - par tout ce qui l'entoure et le précède. Il n'a pas de valeur intrinsèque, et le précipiter, l'éructer sans préparation en fait une onomatopée sans poésie ni chaleur. Le plus beau spectacle du monde, ce sont deux êtres qui s'aiment, qui se le disent des yeux, et retardent à l'envi le moment de confirmer leurs poèmes de lumière par une caresse des lèvres. Seulement alors un baiser prend son sens et sa valeur - et *a fortiori* une nuit d'amour.

Le temps est l'allié des amoureux, la précipitation leur ennemi.

Aussi, lorsqu'il la rejoignit sur son rocher ne précipita-t-il pas les choses. Il s'assit près d'elle sans la toucher, et l'accompagna dans sa contemplation du couchant sur les vastes frondaisons alentours. Le pont resplendissait de lumière pourpre. Elle lui prit la main. Il changea de position de façon à ce que les extérieurs de leurs cuisses se touchassent. Chacun de leurs gestes eût arraché une plaine d'extase à un ange blasé. Leurs effleurements enamourés étaient comme des chatouillis d'ailes de papillons.

S'embrassèrent-ils seulement? Peu leur en chaloit.

Des rires d'enfants les rappelèrent sur terre. Les enfants jetaient des pierres qui ricochaient sur l'eau et parfois sur le rocher où les amoureux étaient assis ensemble. Leur intimité était condamnée, de sorte qu'ils prirent le parti de rire et jouer avec les trublions.

Ils ne s'embrassèrent pas ce soir-là. Ils n'en voulaient pas aux joyeux marmots chahuteurs qui les en avaient prévenus, au contraire. Leur rire à eux, bien que plus silencieux, était plus pur encore. Ils avaient la vie devant eux pour se dire leur amour neuf.

Qui n'a jamais retenu des larmes de joie en embrassant n'a jamais aimé.

[15]

[14]

[16]

9 - REVIENS-MOI

À quoi tiennent nos amours, parfois: celui de Tarmina et Chafate fut sauvé par un événement à la fois extérieur et inattendu - une idylle qui se noua entre le père de Tarmina et une serveuse de l'auberge. Si lui, obnubilé par sa passion pour sa fille et par son aversion pour son gendre, ne l'avait pas remarquée, elle avait immédiatement dans la foule des marchands le bel homme à la barbe blanche mais au cheveu encore noir qu'il était. Elle avait été bouleversée de le voir demeurer avec sa fille quand les autres partaient, et de là s'était enhardie peu à peu. Elle prit son indifférence pour un assentiment - Bien lui en prit! -, de sorte qu'elle conquit sa bienveillance et un jour arriva où il se mit à soulager son cœur de père las auprès d'elle. De là, ils conversèrent de plus en plus longuement, puis se mirent à arpenter les sentiers alentour. Le père, adouci à son tour par la joie sereine des premières amours - on aime toujours pour la première fois, il est bon de le répéter - oubliait le gendre, et cette indifférence était le premier pas vers une possible amitié à venir entre les deux hommes.

Lorsque cette situation fût si bien établie qu'il n'était plus possible à aucun des quatre protagonistes de tenter de la nier, même en y mettant autant de mauvaise volonté possible, le père de Tarmina crut devoir parler à sa fille. Il lui sollicita un entretien privé. Tarmina sentait son père ému et était vaguement inquiète d'un retournement soudain de la situation. Mais ce n'était pas de tout ce qu'elle redoutait que son père avait à lui dire. Il voulait s'excuser, presque se justifier de son nouvel amour:

- Tu sais, ce n'est pas parce que je l'aime, elle, que je n'aime plus ta regrettée mère.

Tarmina fut touchée, car elle sentit que son père avait besoin de son assentiment pour aimer pleinement à nouveau - comme elle avait besoin que son père apprécîât son fiancé. Aussi ne trouvait-elle pas mieux pour lui exprimer sa joie et son amour filial que de lui sauter au cou en racontant des

billevesées. Que dire en effet? Qu'elle savait bien que le cœur humain est trop grand pour qu'un seul le remplît entièrement? Qu'on peut aimer plusieurs fois dans une vie - surtout quand la première personne aimée est morte depuis longtemps? Que le bonheur de son père lui importait plus que sa sinistre fidélité à la défunte? Ne sachant comment lui exprimer son accord, elle déblatéra des bêtises affectueuses et échevelées, et il les comprit fort bien.

Ayant l'aval de sa fille, le père put ouvrir son cœur et aimer à nouveau. Il cessa de désaimer Chafate, et permis ainsi le plein essor de l'amour du couple cadet.

À quoi tiennent nos amours, parfois...

[-]
[-]
[5]

10 - DE TES VOYAGES

Oxotl fut le seul à distinguer Tarmina parmi un groupe de marchands ambulants qui envahirent un jour l'auberge de l'octroi et occupèrent les lieux presque toute une semaine. Physiquement, parmi ces voyageurs aux peaux de toutes les couleurs et aux statures les plus diverses, Tarmina ne se distinguait que par sa carnation laiteuse qui la faisait parfois traiter, avec une nuance d'insulte, d'albinos. C'était une femme assez grande, peut-être à peine plus en chair que la moyenne - si tant est qu'établir une moyenne dans la vaste diversité des populations qui transitaient par les auberges de Kintankú eût un sens -, et sans doutes en début de vingtaine. Elle portait ses cheveux cuivrés en chignon piqué d'un stylet acéré dont en privé elle se servait comme d'un couteau de table, et elle regardait le monde à travers de grands yeux noirs.

Aucun de ces traits, cependant, n'était assez saillant pour éveiller l'intérêt d'Oxotl comme la voyageuse avait su l'éveiller - sans le savoir. Ce qui fit qu'Oxotl se mit à la suivre et l'observer nuit et jour au grand désespoir de son amie qui trouvait que cette fois-ci le jeu dépassait les bornes, ce fut le comportement mystérieux de la jeune femme. En effet, il fut rapidement évident au garçon qu'elle n'était acoquinée à la caravane de marchands que circonstanciellement: elle n'avait dû se joindre à eux que pour ne pas voyager seule. D'ailleurs, cette première observation fut confirmée lorsque les marchands partirent et que Tarmina resta à Kintankú, attisant encore - si faire se peut - la curiosité malade du garçon et, de là, la jalousie incompressible de sa petite amie.

Tarmina n'était donc par marchande. Qu'était-elle? Quel était le motif de son errance? D'où venait-elle et où allait-elle? Ces questions, qu'Oxotl aimait se poser pour tous voyageurs transitant par Kintankú, cette fois le taraudaient. Il ne dormait plus guère, trop occupé à surveiller le sommeil de l'étrangère de passage. Il notait mentalement chacun de ses comportements, les moindres de ses tics et habitudes. Le plus évident était qu'elle écrivait beaucoup. Où qu'elle se fût, elle ouvrait soigneusement un épais cahier aux feuillets incroyablement fins et continuait à le couvrir de signes qui pour Oxotl étaient aussi mystérieux que des hiéroglyphes mais aussi beaux que des enluminures - eux ou, peut-être, la main qui les traçait. Mais Oxotl était trop ignorant des choses du cœur pour s'apercevoir de la distinction. Son amie de l'auberge avaient bien mieux compris, bien que sans pouvoir le nommer elle non plus, à quel point il était tombé sous le charme de la mystérieuse voyageuse.

Il y avait certes une affinité entre ces deux personnages, qui les reliait par-delà les différences de leur genre, de leur âge - elle était presque deux fois plus âgée que lui -, de leur race et de leur expérience du monde, et cette affinité était dans leur manière de regarder. L'un et l'autre étaient des observateurs, ils considéraient le monde non comme un décor pour qu'ils pussent jouer leur rôle, mais comme un mystère qu'il faut percer en l'englobant de sa compréhension, ou comme un animal farouche qu'il faut apprivoiser en le comprenant, ou comme un spectacle dont il faut distinguer la magie des lumières pour la rendre sur une toile, ou comme une histoire qu'il faut se répéter pour y trouver,

chaque fois, un sens nouveau ou un éclairage différent, ou comme un paysage dont il faut pouvoir dresser la carte dans sa tête et dont chaque arbre aurait un nom comme les habitants du village en ont un, ou comme une œuvre dont il faut comprendre le sens qu'y a caché l'artiste ou les artistes - bref, ils considéraient le monde comme objet d'attention et non comme enjolivure de l'action humaine.

Oxotl se demanda anxieusement pourquoi Tarmina était restée alors que les marchands s'en étaient allés. Il échafauda mille théories qui lui cachèrent la plus simple des raisons: Tarmina voyageait ainsi, se fixant quelque part afin de tenter d'en saisir la spécificité et de la décrire dans ses cahiers aux pages fines, et repartant ensuite avec la première caravane de passage. Il n'y avait donc aucun mystère à son séjour prolongé à Kintankú.

Par contre, quelqu'un qui l'eût mieux connue, qui l'eût accompagnée dans ses errances - tant géographiques que dans les errances de sa pensée vagabonde - se fût interrogé sur ce qu'elle cherchait dans cette observation méticuleuse du monde. Une certaine angoisse sourdait d'elle, ce qui n'était pas sans part dans le halo d'étrangeté qui l'enveloppait comme un second vêtement. Une angoisse, ou une anxiété - comme une mère dont l'enfant est malade, ou comme une bête à l'approche de l'orage. Tarmina n'était pas quiète. Et pourtant, sans raison explicable, ce fut à Kintankú qu'elle évolua d'un pas important dans ce domaine. C'était la dernière nuit avant le départ du reste de la caravane, et ce fut peut-être une autre raison pour elle de prolonger son séjour dans un village insignifiant en soi, mais où elle avait senti une telle transformation d'elle-même qu'elle espérait la mieux comprendre en étudiant le contexte qui l'avait provoquée...

[~]
[5]
[~]

11 - SI LOIN

Les deux couples croisés établis, il leur restait à inventer un mode de vivre ensemble. Il était inconsciemment acquis que Tarmina et Chafate partiraient arpenter le monde ensemble, mais que feraient le père et la serveuse? Voyageraient-ils à quatre ou le père s'installerait-il à Kintankú? Afin d'ajourner la prise de décision, la serveuse demanda un congé, officiellement afin d'accompagner le jeune couple, mais officieusement afin de s'essayer à la route et ne pas choisir prématurément entre la poursuite de l'horizon qui recule sans cesse et appelle comme une insatisfaction permanente ou la chaleur d'un lieu où l'on peut s'enraciner, fleurir et donner des fruits. Il fallait aussi choisir entre se séparer et rester ensemble.

Ils partirent donc tous quatre.

Au premier bivouac, Tarmina et Chafate s'éloignèrent un peu afin de profiter de leur intimité. Chafate voulait parler: Tarmina sentait ses hésitations et devinait sa gorge nouée. Il était visiblement ému. Mais il parvint à se décider enfin:

- Je ne crois pas au coup de foudre. Je ne crois pas que nous étions destinés l'un à l'autre. Je ne crois pas que nous sommes les moitiés d'une même âme. Je ne crois pas que nous "devions" nous rencontrer. Je ne crois pas au destin. Je ne crois pas à l'âme-sœur. Et c'est bien plus beau ainsi. Tu es une femme formidable, et il m'est bien plus émouvant de t'aimer comme un être indépendant que comme une moitié de moi qu'il me suffisait de chercher ou même d'attendre. Je ne t'aime pas parce que tel était notre sort ou parce que tu m'étais destinée, je t'aime pour celle que tu es, et je réinvente cet amour chaque matin lorsque tes yeux croisent les miens. Je t'aime parce que je te choisis. C'est bien plus beau ainsi.

Tarmina fut surprise de constater que cette déclaration d'amour aux antipodes du langage conventionnel des poètes lui convint. Elle se trouva valorisée d'être l'objet d'un choix libre et serein plutôt que l'objet d'une attente ou d'une recherche, que l'objet d'un destin ou d'une complémentarité

divine qui niait leur liberté ontologique à tous deux. Elle réalisa qu'il ne peut y avoir d'amour qu'entre des êtres libres, et que le reste est malsain.

Leur baiser, ce soir-là, fut particulièrement émouvant. Mais ma capacité de description touche ici à ses limites. Je laisse le soin au lecteur d'imaginer la suite des amours de Tarmina et Chafate. De même que je lui laisse déterminer la décision du père et de la serveuse: rentrèrent-ils à Kintankú ou restèrent-ils à cheminer tous quatre?

[Fin]

12 - REVIENS-MOI!

Chafate sauta sur le débarcadère, et remercia d'un signe de bras le nautonier. Tout en souriant aux enfants qui accouraient, il s'orientait. Juste en amont du débarcadère, un puissant pont aux nombreuses arches élégantes semblait sautiller sur le large miroir du fleuve. La pierre neuve témoignait d'un ouvrage récent. D'orgueilleuses tours d'octroi l'encadraient, magnifiant les culées extrêmes. L'ouvrage, grandiose et munificent, contrastait avec le petit village de Kintankú qu'il reliait à d'autres hameaux plus petits encore sis sur l'autre berge. Chafate ne put retenir un aparté ironique sur la prodigalité des guildes de bâtisseurs.

Il huma l'air. L'odeur humide du fleuve dominait celle des enfants un peu morveux. Puis, peu à peu, il perçut le bouquet des fleurs et des arbres. Ses yeux s'étaient régalez du feu d'artifice figé que forment les bambous, mais leur odeur lui avait échappé tant qu'il était à bord. Maintenant qu'il avait débarqué, il la distinguait enfin.

Quelques marches appareillées escaladaient le lit commun du fleuve pour déboucher sur le plateau alluvial où s'étalait Kintankú. Un grand temple les dominait, témoignant lui aussi de l'ardeur dont font montre certaines castes à asseoir leur pouvoir dans la pierre d'œuvre. Sublimant son ironie en d'amènes sourires dont il gratifia les mioches sans toutefois céder à leur insistance à lui demander des sucreries et des cadeaux, Chafate frappa à la porte du temple. Il possédait quelques lettres de recommandation qui lui permettraient d'obtenir une chambre quelque part et un petit pécule lui permettrait d'ouvrir un petit atelier de production artisanale de produits de bouche, son métier et sa passion.

Il ne lui fallut que quelques jours pour distinguer, parmi la population homogène du village, Balnéocantophile la bibliothécaire. Dans ce pays aux populations débonnaires et tendant à l'embonpoint, elle se distinguait par sa haute et svelte silhouette, sa sombre chevelure ondulée et sa carnation grise – alors que la majorité avait la peau olivâtre et les cheveux blonds et raides. Mais en vérité, ce n'était pas tant par son allure que Balnéocanta se distinguait que par sa manière d'être. On la sentait distante, comme vivant ailleurs et ne se soumettant à la réalité que par nécessité. La première réaction de Chafate fut de la trouver absente, ce qui l'intrigua. Il s'intéressa et s'approcha d'elle, et affina son jugement. Il apprit que Balnéocanta, comme on pouvait s'en douter, était étrangère au village, mais il découvrit également qu'on l'appréciait malgré sa distance, car elle savait n'y jamais mettre de hauteur. Elle vivait "ailleurs", mais jamais, jamais "au-dessus". Au contraire, elle était modeste et réservée, presque maladivement, ce qui contrastait avec sa compétence et son savoir hors pair.

Surtout, dès leurs premiers entretiens, l'artisan et la bibliothécaire découvrirent que l'autre aussi était un peu magicien, qu'ils avaient le rêve créateur, qu'ils avaient prise sur le monde des songes – le leur propre mais aussi celui des autres, même s'ils n'en abusaient pas –, que la réalité dans laquelle ils vivaient était plus vaste et plus complexe que celle du commun des mortels.

Pourtant, Chafate sentait que l'étrangeté au monde de la bibliothécaire n'était pas du même ordre que la sienne. Malgré sa fréquentation d'un monde plus vaste et son travail dans d'autres sphères que l'artisanat, il s'était, lui, rapidement intégré à la vie du village. Personne ne soupçonnait son

étrangeté fondamentale, tandis que celle de Balnéocanta était encore visible après des années de fréquentation des lieux. Il participait au quotidien du village, tandis qu'elle semblait dispensée de composer avec le réel.

[8]
[-]
[-]

13 - TOUT S'AJOUTE À LA VIE

Il faisait encore nuit lorsqu'il se leva. Il y avait longtemps qu'il ne dormait plus, et qu'il était gêné de sentir que ses mouvements nerveux pouvaient importuner, aussi avait-il décidé d'aller promener sa tension.

Il faisait encore nuit, mais la lune et l'aube proche se conjuguèrent pour lui permettre de s'orienter sans peine. Il marcha un peu, sans autre but qu'épuiser la peine qui l'oppressait - mais était-ce seulement de la peine? D'où venait cette tension qui le comprimait? Quelle était cette main de fer qui lui broyait les intérieurs, qui l'empêchait de dormir et l'étouffait en se plaquant sur sa gorge?

Ses pas escaladèrent distraitemment l'échine d'une éminence, et soudain le vent plus cru lui glança la peau. Il but goulument cette sensation qui le divertissait de sa peine. Mais au bout de quelques instants, il redescendit de quelques pas, et se pelotonna dans une anfractuosité abritée. En face de lui, un gros oiseau semblable à un cormoran faisait sécher ses ailes déployées, immobile, comme une mère consolatrice ou comme une chouette clouée à une porte de grange - au choix.

Enfin, ses yeux s'embruèrent, puis une larme parvint à couler. Il y avait trop longtemps qu'il n'avait pas pleuré, trop longtemps que la peine s'accumulait en son sein sans trouver à s'épancher. D'autres larmes suivirent, le soulageant infiniment, mais elles furent peu nombreuses. Ses yeux, rapidement, se rasséchèrent. Alors, il gémit comme une porte qui refuse de s'ouvrir. Et, surpris par le son de sa propre douleur, il se ressaisit: il ne voulait pas se plaindre, il ne voulait pas se laisser aller. Il y a une noblesse dans les larmes silencieuses qu'il pouvait admettre, mais il ne voulait pas en arriver à gémir. Afin de se contenir, il se mit à entonner des chansons tristes, le plus doucement qu'il le pouvait, ce qui donnait à sa voix d'étranges accents du plus bel effet. Il regretta que personne ne pût l'entendre.

Le cormoran avait disparu, mais il remarqua, sur un poteau, un autre oiseau, celui-là profilé en pêcheur, peut-être une mouette. L'oiseau s'élança contre le vent, et se tint en l'air parfaitement immobile quelques instants, puis changea de voilure et s'élança.

Ensuite, il reconnut les grommellements d'une vieille qui venait toujours se laver avant l'aube afin qu'on ne la vît pas glisser des fleurs embaumantes dans son corsage. Il quitta discrètement son anfractuosité. L'aube s'était illuminée, et bientôt le jour allait se lever. Il regagna sa couche avant qu'on remarquât son absence...

[6]
[10]
[9]

14 - J'AI BESOIN DE NOS CHEMINS QUI SE CROISENT

J'ignore s'ils se marièrent. J'ignore si Tarmina emporta Oxotl dans ses voyages ou si Oxotl emmena Tarmina dans l'approfondissement de la connaissance du fleuve Kralimoka. J'ignore s'ils se marièrent ou si chacun reprit sa vie indépendante mais enrichi de la conscience de ce qu'il existait, quelque part, quelqu'un qui le comprît et l'aimât. J'ignore tout ceci, mais je sais que leur histoire

m'êmeut, que s'ils se sont trouvés et aimés, la vie est belle, et que le monde est plus riche parce qu'ils ont existé. Je sais que si un dieu jaloux voulait détruire la Création leur histoire serait versée au dossier de la défense, je sais grâce à eux qu'il faut vivre, et contempler et aimer le monde qui nous entoure.

[Fin]

15 - QUAND LE TEMPS NOUS RASSEMBLE

Ce qui frappa le plus Balnéocantatophile dans les premières semaines de sa vie de couple fut l'absence de tambours et de trompettes. Une part infantilement romantique d'elle-même en fut même à regretter que les choses se passassent aussi naturellement. Était-il donc si simple d'aimer?

Elle fut, bien entendu, la dernière à s'apercevoir de combien vivre avec Chafate l'avait changée, ou plus exactement incarnée. Pour la première fois depuis des années qu'elle se trouvait à Kintankú, elle vivait réellement, elle était présente à ce qu'elle faisait. Les élèves ne l'en aimaient que mieux, bien sûr. Et lorsqu'elle s'aperçut enfin de ce qu'elle ne soupirait plus, elle rejeta ses fantasmes immatures et se consacra pleinement à son amour.

Chafate, était considérablement plus âgé que la bibliothécaire - bien que les mauvaises langues eussent depuis longtemps commencé à traiter cette dernière de vieille fille, peut-être par dépit de n'avoir pu la séduire ou plus précisément de n'avoir pu l'intéresser. Il avait longuement erré sur les grands chemins du monde, et il avait pris en conscience la décision de s'installer dans un village pour vivre pleinement le présent et se consacrer à ce qu'il savait bien faire - les confitures, les petits mécanismes de bois. Il avait également conscience d'espérer ajouter à ce mode de vie un nouveau mode d'aimer, similaire: il avait envie de se consacrer à un amour comme on se dédie à un jardin que l'on cultive ou à une œuvre d'art que l'on développe trait par trait. Balnéocanta lui en avait offert l'opportunité. Chafate était heureux comme un créateur.

Pourtant, le temps passant, sa pure et belle joie se ternit: il sentait que Balnéocanta l'accompagnait moins qu'elle le suivait. Certes, elle avait notablement changé en sa présence, mais justement, cela avait créé un sentiment diffus mais prégnant de déséquilibre dans la relation. Chafate mis long à admettre qu'ils s'étaient rapprochés moins par ce qu'ils se ressemblaient ou se complétaient que par une obscure fêlure qu'ils partageaient - chacun incarnait un rêve inavoué et un peu enfantin de l'autre.

Qu'il l'admît était une chose, mais Chafate se refusait à agir en conséquence: il s'acharnait à améliorer leur vie de couple comme si un travail de volonté permettait de ressouder une fêlure ontologique, comme si un traitement pictural pouvait faire œuvre d'un sujet mal choisi. Les dents serrées, il refusait d'abandonner: trop souvent déjà, il s'était dérobé. Il voulait changer, cette fois.

[13]

[-]

[-]

16 - ENSEMBLE, TOUT EST PLUS JOLI

Ils s'aimèrent donc - une fois qu'ils se furent trouvés, avec une rare passion. Qu'ils manquaient parfois de discrétion dans le débordement de leur attachement n'offusquait personne tant l'amour sincère est un spectacle dont chacun se sent enrichi et grandi. Aimer - Que dis-je? Ouvrir son cœur! - est probablement l'aboutissement de l'humain, son plus haut idéal, et personne, au plus profond de lui-même, n'en est dupe. Seul le père de Tarmina était chagrin. Bien sûr, en père moderne et aimant, il tenait à laisser sa fille indépendante et libre, mais il aurait inconsciemment préféré qu'elle eût les

mêmes goûts que lui. Il lui aurait été bien plus agréable d'approuver le libre choix de sa fille aimée si ce choix lui avait convenu à lui-même. Mais, de fait, il n'aimait pas Chafate. Qu'ils fussent presque contemporains n'était pas la moindre des raisons de son animosité. Qu'il soit taciturne et se lavât avec récalcitance y ajoutait. Qu'il fût un bien médiocre parti, sans fortune ni adresse, y agrégeait encore – peut-être plus que le bon père voulait l'admettre. Mais que, emporté par son amour pour la fille, il le négligeât, lui, le père, voilà qui ceignait le tout d'une bien épineuse couronne.

Pourtant, il était impropre de croire que Chafate était indifférent à son beau-père, au contraire. Aimant la fille, il aimait spontanément, naturellement et profondément le père. Il aurait aimé en être l'ami, respecté et apprécié, de sorte que l'indifférence dudit beau-père l'affectait tout particulièrement.

Alors pourquoi ces bonnes volontés ne se conjuguèrent-elles pas? Peut-être que, tout au fond de lui, le père ne voulait pas devenir l'ami de celui qui lui arrachait sa fille pour en faire une femme, belle, mûre, indépendante – mais une femme qui n'était plus la fille qu'il avait engendrée, une femme qui vivait de sa propre vie.

Malgré leurs efforts conscients et réciproques, la situation dégénérait et menaçait le jeune couple. Tarmina se sentait l'enjeu d'une lutte inconsciente et s'en trouvait avilie. Son père marquait de plus en plus nettement son désir qu'ils quittassent Kintankú, et si elle pouvait l'infléchir tant qu'il l'exprimait comme un désir, que ferait-elle lorsqu'il ferait de leur départ un ordre? Choisirait-elle celui qu'elle aimait depuis peu en laissant partir le père qu'elle aimait depuis toujours? Ou suivrait-elle le père aux dépens de l'aimé?

Chafate n'était pas moins déchiré. Il aurait tant voulu qu'ils s'entendissent tous trois, et qu'ils pussent voyager de conserve, heureux et unis, qu'il en remettait en cause son propre amour. Aimait-il vraiment s'il se trouvait incapable de se faire accepter du père? Aimait-il vraiment s'il poussait Tarmina à des dilemmes? Aimait-il vraiment si son amour semait la discorde dans une famille?

[–]
[–]
[13]

APRÈS-LIRE

Dans différents univers mais dans le même village, différentes personnes se sont rencontrées de différentes manières. Je ne vous ai cependant pas raconté la rencontre entre le jeune Oxotl et la bibliothécaire de Kintankú, Balnéocantatophile. Peut-être Oxotl fréquentait-il la bibliothèque où elle avait été nommée? À vous de l'imaginer...

Cressier, Suisse

le 20 juin 2010
laurent.